

« Alice & Gertrude, Natalie & Renée et ce cher Ernest »

Marie-Louise Paquette

Number 34 (1), 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/27031ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Paquette, M.-L. (1985). Review of [« Alice & Gertrude, Natalie & Renée et ce cher Ernest »]. *Jeu*, (34), 128–131.

tique; Anne Legault, en fin de parcours, a misé sur l'organisation, la sobriété et l'efficacité. Le texte qui en a résulté avait un certain attrait, par sa thématique et sa forme pintérienne. Il avait l'avantage de ne pas être trop hermétique; le contraire aurait été difficile à gober pour le spectateur, puisqu'on ne pouvait pas tabler sur l'écriture vigoureuse et homogène d'une auteure unique. Et il se conjugait intimement avec la trame musicale, ce qui était précisément l'objet de l'exploration. Mais dans ce nouveau texte inévitablement hybride, plusieurs passages signés Dé avaient l'air de longueurs, ce qui ne servait pas celle-ci, et ce qui nuisait à l'efficacité de la trame de Legault; inversement, certains passages explicatifs de Legault, quoique nécessaires dans le contexte, avaient l'air de numéros de voltige destinés à rattraper tant bien que mal des passages débridés de Dé; bref, on voit les types de problèmes qu'a engendrés ce métissage, problèmes qui se sont répercutés également sur les textes de chansons et, dans une certaine mesure, sur la thématique

même du spectacle. L'ensemble est malheureusement, en comparaison de la force des autres éléments de la production, ténu et cahoteux. Assurément, le temps pressant, Legault a choisi la meilleure (peut-être la seule) voie possible. Mais on ne peut s'empêcher de trouver dommage que l'ensemble de la démarche d'écriture n'ait pas été assumé par l'une des deux auteures, soit Dé, soit Legault.

Intrigue pintérienne, musique d'inspiration minimaliste, dualité gare-sous-sol, mince néon rouge, densité des climats, texte à deux têtes... parmi tous ces éléments, que retiendra-t-on? Quel souvenir conservera-t-on de cette production de la Rallonge? Celui-ci: *Juste avant que...* aura constitué un jalon important dans une démarche prometteuse. Une démarche que les créateurs impliqués se doivent de poursuivre; une démarche que les spectateurs se doivent de suivre de près.

jean-luc denis

« alice & gertrude, natalie & renée et ce cher ernest »

où est la passion?

Texte de Jovette Marchessault. Mise en scène: Michelle Rossignol; décor et éclairages: Louise Lemieux; costumes: Mérédith Caron; musique: Joël Bienvenue. Avec Michel Garneau, Louise Marleau, Monique Mercure, Patricia Nolin et Julie Vincent. Un spectacle des Productions Vermeilles présenté à l'Atelier Continu, du 24 octobre au 18 novembre 1984.

Un décor trop beau nuit généralement à l'équilibre d'une représentation, menaçant d'accaparer l'attention que le public doit répartir entre chaque élément d'une mise en scène. Il en est de même d'un

décor très laid qui éteint les performances les plus brillantes et attriste secrètement le spectateur. J'avoue avoir éprouvé un coup de spleen terrible à la vue de celui d'*Alice & Gertrude*. Évoquer la richesse et l'aisance n'est pas chose facile si on ne dispose pas d'un gros budget. Néanmoins, l'agencement ingénieux de certains détails, de certaines couleurs, a le pouvoir d'éblouir pourvu qu'on accepte le principe du faire-semblant, de l'illusion. Sur scène, était reconstitué un intérieur: celui de Natalie Clifford Barney, millionnaire améri-

caine, véritable prêtresse du culte saphique, qui fit les beaux jours du demi-monde parisien au début du siècle. Ce terne ameublement qui s'éparpillait maigrement devant nous pouvait-il être celui du célèbre Temple de l'Amitié dont Miss Barney était l'âme? On en doute. Du blanc et de l'argent à en donner la migraine. Comment croire qu'une femme sensible et de bon goût, à plus forte raison deux femmes, aient pu se soumettre à cet environnement pâteux qui a tout de la blanquette de veau ratée et grumeleuse! Des tables qui chambranlent, un fond de scène de stuc ou de quelque matériau de la sorte et surtout rien qui suggère le luxe, l'excentricité et encore moins la sensualité. Première déception.

Puis, un texte difficile, très beau par moments, irrémédiablement littéraire, que défendaient avec un inégal bonheur, mais beaucoup de bravoure, les quatre actrices incarnant des personnages constitués de mots avant tout et nullement dramatiques. Je fermais les yeux parfois, me disant qu'il aurait été bon que ce texte fût lu plutôt que joué. La pièce de Jovette Marchessault aurait certes bénéficié d'un rapport différent entre le texte et l'interprète, l'acteur empruntant le ton et l'attitude d'un lecteur, sabotant ainsi les conventions théâtrales ou les renouvelant, c'est selon. « Ici, le jeu serait remplacé par la lecture. Je crois toujours que rien ne remplace la lecture d'un texte, que rien ne remplace l'absence de mémoire du texte, rien, aucun jeu. »¹ Comme si tout, sauf l'écrit, était devenu superflu. Pendant que Natalie et les autres s'agitaient sur scène, j'ai pensé à la mort du théâtre, à la nécessité de l'illusion, de l'émotion aussi. Théoriser au cours d'une représentation n'est jamais bon signe.

La beauté brune et l'expression retenue de Louise Marleau convenaient-elles vraiment à l'explosive Flossie (surnom

de Natalie Barney) dont photos et textes de l'époque vantent tous l'arrogante crinière blonde de lionne, jamais tout à fait maîtrisée, et l'autorité typiquement américaine dans la séduction? « Sublime, on vous admire; humaine, on vous aime »², écrivait Max Jacob à « l'Amazone » en 1936. On ne pouvait, hélas! qu'admirer Louise Marleau!

Julie Vincent, quant à elle, rendait parfaitement le trouble et l'exaltation de son personnage. Renée Vivien était vraiment cette enfant apeurée, nourrie de poésie et d'alcool. Mais c'était également un esprit rieur, doublé, comme le dit Colette, d'une « Madame-combien-de-fois...? » qui traitait de sexualité parfois crûment, parfois avec la frivolité des hommes qui discutent bagnole. Or, rien ici n'était exprimé de l'impudique jeune femme qui, au beau milieu d'un souper, se plaignait de ne jamais pouvoir se reposer, la satisfaction du plaisir charnel que lui procurait généreusement sa maîtresse ne pouvant être simulée parce que cette dernière posait toujours l'oreille sur sa poitrine, après, pour écouter le rythme de son cœur. Personnages fascinants, à demi abordés.

Patricia Nolin, tout le monde l'a dit, est celle qui a fourni la meilleure performance. Touchante Alice Toklas. Sans diminuer les mérites de l'actrice, il faut admettre que son rôle était peut-être le seul à s'approcher du réel, du quotidien de l'amour. Oh! le beau visage d'être humain, le doux murmure affectueux, la tendresse inscrite dans les gestes simples qui répandent, en même temps, sur l'être aimé, la chaleur, le confort, la consolation, l'encouragement, le plaisir et le repos! Aux côtés des « génies » ne pouvant s'exprimer que par phrases grandiloquentes, ourlées comme den-

1. Marguerite Duras, *La Maladie de la mort*, Paris, les Éditions de Minuit, 1982, p. 59.

2. Jean Chalon, *Portrait d'une séductrice*, Paris, Éditions Stock, 1976, p. 227.



telles précieuses, la douce Alice nous faisait du bien.

Je refuse catégoriquement, toutefois, la Gertrude Stein de Monique Mercure, ce grizzly maugréant à la démarche de Père Noël engoncé dans son costume. L'énergie, la force de caractère de même que la tendresse un peu bougonne de Gertrude Stein pouvaient transparaître sans qu'on ait à évoquer un ours apoplexique. L'actrice et l'écrivaine méritaient beaucoup mieux.

De la même manière maladroite, pourquoi avoir fait d'Hemingway cette voix superbe qui s'extrait d'un paquet de guenilles boursouflées? On a vraiment dû se forcer beaucoup pour déguiser Michel Garneau au point de lui donner la vigoureuse apparence d'un mouchoir mouillé. C'est à craindre pour le repos, sous terre, de ce cher Ernest... Domage, et bien triste.

Et puis, pendant ce temps, où était donc l'amour? Et la passion? Jamais ces sentiments, qui devaient tout de même former l'essentiel du propos, ne se sont réellement rendus jusqu'à nous sauf par le biais d'Alice Toklas. Auprès de son tranquille visage, toute la verve, la flamme de Natalie et des autres semblaient fausses et affectées. Seuls l'amour, la passion d'Alice pour Gertrude nous ont semblé vrais. Le processus dramatique ne s'est accompli que pour ce personnage, le plus simple, le plus effacé. Troublante leçon de modestie pour le théâtre... et pour l'amour!

marie-louise paquette

Julie Vincent, qui « rendait parfaitement le trouble et l'exaltation de son personnage », celui de Renée Vivien.
Photo: Jean Leduc.

« marie-antoine, opus I »

un mutisme qui bat la démesure

Pièce de Lise Vaillancourt. Mise en scène de Pol Pelletier; scénographie de Ginette Noiseux; éclairages de Michel Beaulieu; régie de Céline Mineau. Avec Charlotte Boisjoli, Larry-Michel Demers, France Labrie, Mirielle Lachance, Chantal Lamarre, Louise Laprade, Suzanne Lemoine, Pol Pelletier, Evelyn Regimbald et Lise Vaillancourt. Production du Théâtre Expérimental des Femmes présentée à la salle Fred-Barry, du 19 octobre au 10 novembre 1984.

Âgée de cinq ans, Marie-Antoine de Courtepaille refuse obstinément de parler et cela en fait dire beaucoup aux autres: les gens qui l'entourent, exaspérés par son mutisme, s'emparent ou se désespèrent.

C'est qu'elle est opiniâtrement butée, cette enfant qui ne veut pas se soumettre à la destinée traditionnelle des petites filles de bonnes familles. Le monde autour d'elle lui paraît insensé; celui qu'elle invente est fascinant. Elle nous y entraîne, à travers une épopée mythique, à la rencontre des êtres fabuleux qui l'habitent.

Dans *Marie-Antoine, opus I*, Lise Vaillancourt a non seulement réussi à créer un univers imaginaire qui dame le pion au réel, elle lui a donné un langage qui tranche dans les lieux communs avec une verve si percutante que c'en est une fête pour l'intelligence autant que pour l'oreille.

Les personnages démesurés qu'elle offre à mettre en chair et en voix donnent